



La chronique du flâneur N° 4 **Par Marc Albert-Levin**

Laurent Godard à la Galerie Fatiha Sélam

Le 27 février 2013 au soir, à la Galerie Fatiha Sélam, 58 rue Chapon, à Paris – une petite rue à cinq minutes du Centre Pompidou dans laquelle fleurissent plusieurs nouvelles galeries intéressantes – a eu lieu une performance de Laurent Godard, dont j’aimerais dire qu’il est en train de se faire un prénom.

J’ouvrirai cette nouvelle flânerie par un petit paragraphe flatteur l’égard de Laurent Godard. Pourquoi ? Parce que je crois en son avenir et en celui de Fatiha Sélam. Il est l’inventeur de « Flateurville », un monde mi-figue mi-raisin dans lequel l’humour et le réalisme se marient assez bien et où chacun se retrouve parfaitement. Je crois que son travail n’aurait pas déplu à Jean Dubuffet et à Gaston Chaissac, ancêtres cet art « autre » qui a toujours fait un pied de nez aux modes et aux conventions. Il offre aux regardeurs des tableaux-miroirs dans lesquels ils se reconnaissent et devant lesquels ils sourient.



Les outils de la performance ...



et son résultat



Life is so fragile



Life is so short



alors take care ...



et surtout ...



pr

ofitons-en ...

Le passage d'un monde morose à la vision d'un monde plus rose, c'est que nous propose Laurent Godard à travers des lunettes de son invention, aussi improbables que la quadrature du cercle mais ici bien portées par Isabelle, directrice de la Galerie Izart à Pont-Aven, et venue à Paris spécialement pour l'événement. Elle est d'ailleurs sympathique aussi sans lunettes.



Le résultat de la performance ? Une toile scotchée au sol, sur laquelle Laurent Godard, sans jamais laisser son pinceau toucher la toile, a laissé couler de la laque en *dripping*. En un peu moins d'une heure, il a improvisé le tableau ci-dessus, autour duquel j'ai dû tourner pour le photographier comme lui pour en écrire la légende.

Ni les trouvailles du nouveau réalisme réintégrant les objets eux-mêmes dans le tableau, ni l'art conceptuel, n'ont aboli la peinture. Car la peinture, l'une des formes d'expression les plus anciennes de l'humanité, a la vie dure. Elle a fait mieux que survivre à l'avènement de la photographie, du cinéma et de la télévision. Elle a su digérer ces modes d'expression et s'inventer de nouvelles spécificités.

Les plus grandes œuvres peintes – Marie Laurencin, Chagall, Van Gogh, Edgar Hopper, Dali et beaucoup d'autres – sont devenues ces mois-ci de gigantesques affiches dans le métro parisien. Ce sont des invitations, pour le passant-passager, s'il en a le temps et les moyens, à aller voir les œuvres elles-mêmes dans les musées. Le musée d'Orsay va encore plus loin : il accompagne, de citations de Shakespeare ou de Victor Hugo, la reproduction agrandie de chef-d'œuvre inconnus. Sûr que ça vous agace un péquin qui croirait déjà tout connaître !

Au même moment (et pendant ce temps-là ... *meanwhile...*), sur le ton de la communication personnelle, une exposition comme celle de Laurent Godard rappelle que la peinture et la performance parfois se rencontrent, et que leur aventure est loin d'être terminée.

(*A suivre*)

Marc Albert-Levin